LeVerbe

SE BATTRE COMME *une fille*

ENTREVUE

Meave O'Farrell
UNE FEMME DANS LE RING

IDÉES

Ariane Beauféray
JOUIR SANS ENTRAVE ?

PORTRAIT

Catherine Paquin, canotière
BRISER LA GLACE

GRATUIT / MARS - AVRIL 2020

Café chaud et accueil inconditionnel

Depuis trois ans, le diocèse de Saint-Hyacinthe s'est doté d'un café social.

La halte Saint-Joseph, dont la mission est de rassembler des personnes de tous horizons, s'adresse particulièrement à celles qui souffrent et qui se sentent seules.

La formule est simple : on vient s'assoir, on jase, on se fait servir un café ou une collation, on joue aux cartes ou à des jeux de société. Tout ça dans le but de tisser des liens.

En moyenne, c'est vingt visiteurs par jour qui fréquentent la halte.

Pour Diane Daneau, la responsable de la pastorale sociale pour le diocèse de Saint-Hyacinthe, c'est donc dire que cette initiative répond à un réel besoin pour sa communauté.

En brisant l'isolement, La halte Saint-Joseph redore la dignité humaine de ses visiteurs tout en faisant beaucoup de bien à sa horde de bénévoles.

À quand une telle halte dans le diocèse près de chez vous ?

Halte Saint-Joseph, ouvert 5 jours/semaine
892, rue des Cascades, Saint-Hyacinthe
www.ecdsh.org/halte-st-joseph/

Le plus beau métier au monde

L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a déclaré que 2020 serait l'année internationale des sagefemmes et du personnel infirmier.

Dans un message lancé sur la place Saint-Pierre en janvier dernier, adressé spécialement au personnel de santé, le pape François a évoqué toute l'admiration qu'il portait envers les infirmières. Le Saint-Père a souligné que ces soignants sont ceux qui, bien souvent, sont les plus proches des personnes malades, rendant du coup leur rôle essentiel.

Au sujet des sagefemmes, le pape y est allé d'une formule encore plus forte, suggérant que les sagefemmes font certainement l'un des plus beaux métiers au monde.

« Les infirmières sont les agents de santé les plus nombreux et les plus proches des malades, et les sagefemmes sont peut-être les plus nobles parmi les professions. Prions pour elles toutes, afin qu'elles puissent accomplir leur précieux travail au mieux de leurs capacités. »

À l'instar du pape François, profitons-en pour prier aussi pour que ces professions soient reconnues à leur pleine valeur. Et que ces professionnels nous inspirent à tous un service attentif des plus vulnérables autour de nous.

Apocalypse : est-ce que la fin détend ?

Peut-on se détendre un peu avec ces histoires de fin du monde ?

Le ton est à l'angoisse, aux alarmes et aux sirènes. Pour notre prochain numéro spécial, *Le Verbe* creuse un sujet qui, en apparence, n'a rien de bien hop-la-vie : l'apocalypse. Et pourtant !

Les scénarios catastrophiques (et catastrophistes !) ne nourrissent pas seulement nos fils de nouvelles ; ils constituent aujourd'hui l'une des plus importantes matières premières des séries télé et de la littérature de fiction.

Nos journalistes sont allés à la rencontre d'experts en collapsologie, de gens qui ont vécu l'explosion d'un train au cœur de leur village au cours d'une nuit d'horreur, d'hommes et de femmes qui ont vécu toutes sortes de fins du monde. Du réel péril écologique à l'engouement netflixien pour la dystopie, en passant par ceux qui côtoient chaque jour la *faim* du monde, ce numéro aborde la parousie sans toutefois sombrer dans l'inquiétude ambiante.

Abonnez-vous avant le 10 mars pour recevoir gratuitement une bonne dose d'espérance par la poste. Un numéro spécial sur l'apocalypse, susceptible de faire jaser au moins jusqu'à la prochaine grande extinction.

Rédaction : Pascale Bélanger et Antoine Malenfant.

À MES PETITES PINOTTES

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

Mes très chères filles,

Dans quelques jours, le 8 mars, le monde entier prendra un gros 24 heures bien compté pour réfléchir aux droits des femmes. En pareilles circonstances, il est d'usage de rappeler que, même si les luttes menées par vos aïeules ont permis de grands changements sociaux, il vous reste encore de belles batailles à mener.

Vous êtes habituées d'entendre votre père vous dire quoi faire – et surtout quoi ne pas faire. À l'aube de ce jour spécial, je vous fais grâce de mes sempiternelles injonctions et remontrances. Je n'aurai pour unique conseil que celui-ci : soyez bien attentives à la sagesse des femmes libres et heureuses qui vous entourent.

En commençant par votre mère. (Je vous assure qu'elle ne m'a pas payé pour écrire ça.)

Permettez-moi d'espérer que ces quelques mots sur les raisons de mon admiration envers elle pourraient vous servir d'encouragement dans les combats qui vous attendent.

D'abord, malgré les interminables hésitations de votre mère lorsque vient le temps de choisir entre deux sortes de yogourt, de chaussures ou de peinture pour votre chambre, une foi tranquille et sure réside aux fondations de sa vie. Et je soupçonne cette foi de produire chez elle l'espérance qui était nécessaire pour vous accueillir.

Sa force et sa liberté à l'égard des impératifs de notre époque (ce que devrait être une femme épanouie selon des critères productivistes, calqués sur quelques-uns des pires excès masculins) y sont aussi pour beaucoup dans votre venue au monde.

« Comment puis-je tolérer que la femme que j'aime se bourre aux hormones alors que je refuse de manger un poulet qui en aurait la moindre trace ? » disait un jeune homme dans *Une jeunesse sexuelle libérée (ou presque)*, de la sexologue Thérèse Hargot. S'il arrive à votre mère de vous servir des escalopes de poulet-pas-bio pour souper (vous ne vous en plaignez pas, hein ?), elle vous dirait qu'elle a toutefois des standards plus élevés à l'égard d'elle-même qu'envers sa parmigiana. Question de priorités, j'imagine.

Jetez un œil à ce papier d'Ariane Beauféray (p. 12) pour comprendre un peu mieux pourquoi votre maman a choisi d'assumer pleinement les rythmes naturels de sa féminité bien avant que ce soit *cool* d'être écoféministe.

Enfin, votre mère n'est pas la première à avoir eu des défis de conciliation travail-famille. Pour méditer sur la question, portez votre regard sur l'une des plus grandes femmes d'affaires que le Québec ait porté (« Capitaine Dorimène », p. 10). Comment une mère de dix enfants a-t-elle pu accomplir autant pour la société, aussi bien dans son foyer qu'en dehors de celui-ci ?

Mes chères petites pinottes, j'ai l'intime certitude que ce qui fera de vous des femmes vraiment libres et heureuses ne pourra jamais se réduire à vos exploits professionnels. Encore moins à la marque de shampoing que vous achèterez pour rendre vos cheveux propres et soyeux.

Pour le dire crument, que vous deveniez religieuse cloitrée, mère au foyer, camionneuse aguerrie ou scientifique de grande renommée, vous aurez toujours un Père au ciel (et un père sur terre aussi) qui croira en votre génie féminin, celui d'aimer comme des femmes.

Papa, qui vous aime

P.-S. N'oubliez pas de ramasser votre chambre. ■

Après avoir enseigné la sociologie au collégial, **Antoine Malenfant** est devenu rédacteur en chef pour *Le Verbe* et animateur de l'émission de radio *On n'est pas du monde*. Pour tout dire, ce n'était pas planifié. Un peu comme son mariage et l'arrivée de ses adorables rejetons, d'ailleurs.

LES FEMMES SONT SUPÉRIEURES AUX HOMMES

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com

Les femmes sont « folles ! » C'est pas moi qui le dis, mais William Golding, Prix Nobel de littérature. Sans misogynie aucune, il précisait : « Je pense que les femmes sont folles si elles prétendent être les mêmes que les hommes. Elles sont tout à fait supérieures à eux et l'ont toujours été. »

Les femmes sont supérieures aux hommes. J'aime cette idée, même si elle est un affront à la sacrosainte égalité moderne.

Dernièrement, je suis tombé sur des scientifiques qui pensent la même chose. Selon une étude de l'Université de Duke, en Caroline du Nord, les femmes sont génétiquement plus résistantes que les hommes, en particulier aux épidémies et à la famine. Leur double chromosome X, qui est deux fois plus grand que le Y des hommes, contient aussi 10 fois plus de gènes et aurait une capacité supérieure de réparation.

Bref, selon la science, le « sexe faible », c'est les hommes.

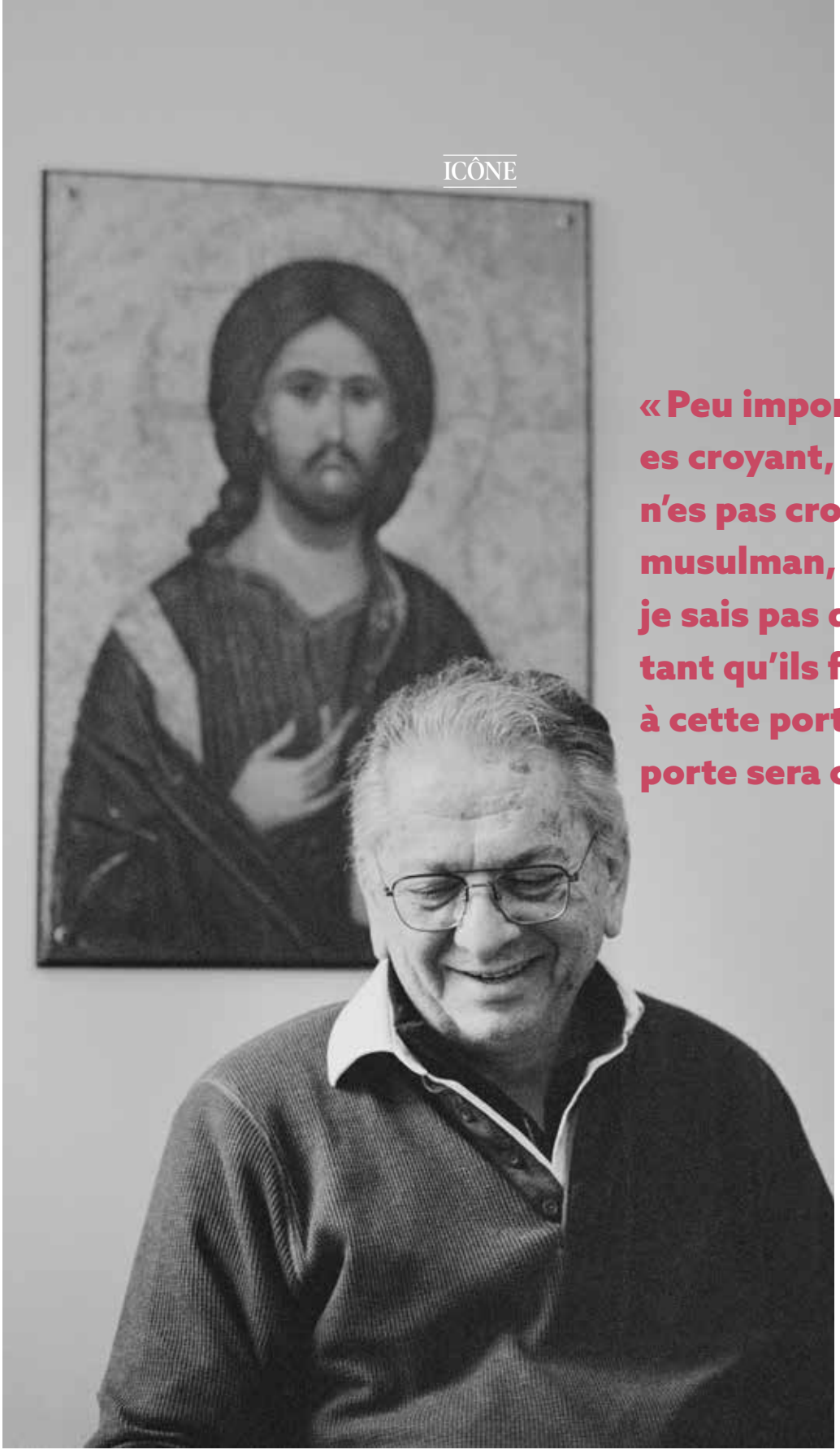
Si, sans surprise, la formule « sexe faible » (*imbecillitas sexus*) vient des Romains, les chrétiens, eux, préfèrent parler de « sexe dévot ». Très haute expression qui marque un très spécial don de soi, un dévouement dans la contemplation et dans l'action. Allez dans une église et vous verrez d'ailleurs une disproportion « scandaleuse » de femmes qui prient et s'impliquent dans leur paroisse. Tout porte à croire que X porte un gène plus spirituel que Y. (Après tout, X est en forme de croix !)

Si le monde est trop aveugle pour reconnaitre la supériorité du « beau sexe », le regard de Dieu, lui, ne s'est pas trompé. Selon le récit de la Genèse, Ève a été tirée non d'une simple côte, mais du côté (en hébreu *tsêlâ*, en grec *pleura*) d'Adam. D'ailleurs, le Christ en croix, nouvel Adam, de son côté transpercé, donnera naissance à l'Église, son épouse. Voilà comment l'ultime chef-d'œuvre de Dieu a été créé à partir de la meilleure partie de l'homme : son cœur. La femme est donc bien au côté de l'homme son vis-à-vis (*Ishsha*), mais parachevé dans ses qualités de cœur.

Pour Edith Stein, première femme docteure de philosophie en Allemagne, « le principe le plus profond de l'âme féminine est l'amour ». Cette âme serait, selon elle, plus réceptive : elle s'intéresse, observe et écoute l'altérité. Elle compatit et se sacrifie plus volontiers. Celle qu'on appelle la « philosophe crucifiée » crédite même les filles d'Ève d'un don spécial de connaissance : l'*intropathie* (*Einfühlung*), sorte d'intuition capable de ressentir et de comprendre ce que vit autrui. Comme quoi Molière a eu bien raison d'écrire *Les femmes savantes*.

Résistance, dévouement, réceptivité, intuition, amour, voilà les qualités les plus indispensables à la sainteté. Si le sommet de l'existence est bien dans l'expérience spirituelle, alors oui, les femmes ont un avantage indéniable sur les hommes. Divine injustice qui nous rappelle que la véritable supériorité n'est pas tant une affaire de position que de disposition. De quoi nous faire chanter avec Céline : « Les derniers seront les premiers, dans l'autre réalité. » ■

Le cerveau de **Simon Lessard** fourmille d'idées novatrices. Il s'est joint à notre équipe de rédaction pour faire grandir *Le Verbe* en taille et en grâce. Féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Toute son essence est distillée dans son totem scout « renard amical » et dans son personnage Disney fétiche : Timon !



« Peu importe si tu es croyant, si tu n'es pas croyant, musulman, Haïtien, je sais pas quoi… tant qu'ils frappent à cette porte, cette porte sera ouverte. »

– **Samir Zakhour**, membre de la conférence de Saint-Joseph de Bordeaux et administrateur au Conseil central de la SSVP-Montréal.

La Société Saint-Vincent-de-Paul a été fondée par le bienheureux Frédéric Ozanam en 1833. Un portrait de la pensée sociale d'Ozanam et un photoreportage complet de l'œuvre à Montréal seront publiés dans notre prochain numéro spécial. Pour le recevoir gratuitement : www.le-verbe.com ou 418 908-3438. ■

Photo : Maxime Boisvert. Propos recueillis par Marie-Jeanne Fontaine.

LA LUTTE DES FILLES

RENCONTRE AVEC MEAVE O'FARRELL

Texte : Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com
Photos : Raphaël de Champlain

Meave O'Farrell se produit à Québec au centre communautaire Horizon, qui fait toujours salle comble. Tout juste à côté s'élève l'immense église Saint-Charles de Limoilou complètement vide, quasi désaffectée. Signe des temps ?

Le parallèle est difficile à manquer : dans les deux lieux se disent les mêmes mots d'église, mais pas avec le même sens du sacré. Comme à l'église et rarement ailleurs, toutes les générations et classes sociales s'y mélangent. Il y a les fidèles et les enfants qui oublient la réalité absorbée par la passion, il y a les curieux et les blasés incapables d'entrer dans le jeu, il y a enfin les hipsters et les bobos qui rient plus qu'ils ne croient, venus pour l'ambiance « populaire » qui distrait un instant du spleen de vivre. C'est au cœur de cet univers survolté que nous avons rencontré l'athlète-actrice pour tenter de mieux comprendre le monde de la lutte et ses codes.

Le Verbe : Comment as-tu découvert la lutte ?

Meave O'Farrell : J'ai découvert la lutte à Sherbrooke quand j'avais six ou sept ans. Mon père écoutait ça avec mes frères à la télévision. Je trouvais ça grandiose, les personnages plus grands que nature qui combattaient dans le ring !

Quelques années plus tard, alors que j'avais commencé à faire du théâtre au secondaire, j'ai réalisé que la lutte était une forme de jeu. Je me suis dit : « Il faut que j'essaie ça dans la vie ! »

C'est là que je suis tombée en amour avec la lutte.

De plus en plus, on voit des gars et des filles plus petits qui font des acrobaties, et c'est ce côté très athlétique qui m'a accroché aussi. J'aimais le mélange théâtre et sport. Maintenant, la lutte, j'en mange, j'en fais, j'en écoute.

Joues-tu une méchante ou une gentille ?

Je fais une gentille à Québec ces temps-ci et une méchante à Shawinigan, car ce sont deux foules différentes qui ne se mélangent pas.

Je commence à apprécier d'être méchante. (Rires !) C'est le côté qu'on n'a pas le droit d'être dans la vraie vie. Les lutteurs, on a des personnages. On va prendre une facette de notre personnalité et on va l'exploiter au coton. On va la rendre pire que la réalité, comme une caricature de nous-mêmes.

On m'a dit que tu as fait des études supérieures en archéologie. J'imagine que tu dois être la seule archéologue lutteuse au monde !

J'aime l'histoire, pas juste la lire, mais avoir les deux mains dedans. Archéologie et lutte, ce sont deux choses très différentes qui m'équilibrent dans la vie. La lutte, ça me permet de me défouler un peu. (Rires !)

Dans ma vie, j'étais toujours une personne très extravertie, et ça m'a aidée à devenir une bonne lutteuse. La lutte, elle, m'a aidée à me tenir debout pour mes convictions, à m'assumer comme je suis, à accepter que je suis une personne différente qui fait des choses différentes.

Qu'est-ce que ton entourage pense de ça ?

Mon père n'aime pas trop ça. Il m'a déjà dit : « Ç'a été la pire erreur de ma vie que de te faire découvrir la lutte. » Mais moi, je pense plutôt ceci : « T'as pas idée à quel point c'est la meilleure chose que t'as faite pour moi ! » Ma mère, elle trouve juste ça drôle.

Mon mari, lui, vient rarement me voir lutter, mais il sait que je tripe. Des fois, il trouve ça moins *cool* parce qu'il sait que je peux me faire mal, mais il l'accepte parce qu'il sait que j'adore ça.

Est-ce que tout est *fake* ? Est-ce que ça t'arrive d'avoir peur ?

C'est pas *fake*, c'est scripté. Parce que quand tu tombes de la troisième corde, ça fait mal pour vrai. Et ceux qui n'aiment pas ce qui est scripté, alors qu'ils n'aillent pas voir non plus le nouveau film des héros Marvel au cinéma, parce que là aussi, le déroulement est planifié.

En général, je n'ai pas très peur. Il faut dire que j'ai été très chanceuse, je ne me suis jamais gravement blessée. J'ai toujours travaillé avec des gens qui étaient très professionnels. J'ai très confiance à mon opposant. C'est quelque chose d'important, la confiance entre les lutteurs, parce que ta santé est dans les mains de l'autre et vice-versa.

Comment c'est d'être une fille dans un univers de gars ?

Je ne me suis jamais sentie amoindrie parce que j'étais une fille. Au contraire, je me suis sentie valorisée. Je n'ai jamais été traitée comme un objet ni vécu d'intimidation.

Quand je me fais varloper par des gars plus grands et plus gros que moi dans le ring, les gens trouvent ça capoté. Mais en même temps, quand je reprends le dessus durant le combat, les gens se mettent à crier pour moi : « *Yes*, vas-y, casses-y la gueule ! »

Est-ce que la lutte ne présente pas une vision très stéréotypée des filles ?

À ça je répondrais : « Viens voir un *show* et tu vas voir que tes préjugés vont être détruits assez rapidement. » C'est vrai que, pendant une vingtaine d'années, de la fin des années 1990 au début des années 2000, la lutte féminine s'est dégradée à cause de ce qu'on nous montrait à la télé.

Ce n'étaient plus des lutteuses, elles s'appelaient des divas. Elles étaient juste là pour faire du drame, être en bikini et faire ce qu'on appelait « *lingerie-pillow-fight* ».

Mais heureusement, en 2015, sur Twitter, il y a eu un mot-clic populaire qui disait #GiveDivasAChance. Car la foule était tannée de voir ça. Elle voulait voir de vraies lutteuses comme on pouvait en voir sur d'autres scènes indépendantes. Le public a donc forcé la WWE [NDLR : la World Wrestling Entertainment] à changer, et aujourd'hui, il y a de très bonnes lutteuses qui donnent souvent de meilleurs matchs que les gars.

*

L'assemblée (pas très dominicale !) tire à sa fin. Meave retourne au vestiaire après le combat. La foule semble y avoir expérimenté un intense sentiment de communion brisant ainsi l'isolement social d'une époque marquée par des écrans atomiseurs.

Comme à la messe, il y a un fort sens du rituel, avec des processions, de la musique et une forme de liturgie de la parole avec ses réponses en chœur de la foule. Sur la scène se joue devant nous le drame en plusieurs actes d'une lutte entre les forces du bien et du mal. Le rite, qui illustre caricaturalement le mécanisme du bouc émissaire de René Girard, s'achève par le sacrifice (ou parfois le triomphe) d'un héros rédempteur. ■

+ Pour lire l'entrevue complète, visiter www.le-verbe.com/meaveofarrell

+ Découvrez le texte « Petite philosophie de la lutte », de Simon Lessard : www.le-verbe.com/lutte

EXPLOIT

Le 6 décembre 1900, elle fonde avec son mari la première caisse populaire en Amérique du Nord, qui deviendra le plus grand groupe financier coopératif en Amérique francophone. Tout en s'occupant de ses dix enfants, elle fonde aussi l'œuvre du pain, destinée à nourrir les pauvres de la paroisse, et l'œuvre des cierges, qui collecte des fonds pour les besoins religieux, intellectuels et physiques des jeunes.

COSTUME

A la réputation d'être indépendante d'esprit, notamment par rapport à la mode.

MARIAGE

Avec Alphonse Desjardins le 2 septembre 1879 à 20 ans. Elle sera sa collaboratrice intime durant leurs 41 années de vie commune. Alphonse rédigea cette prière à son intention : « Daignez, ô Jésus, diriger, inspirer mon activité quelle qu'en soit la fin, dans vos desseins éternels, et faites que je trouve une parfaite harmonie avec votre volonté dans les cœurs qui m'entourent, mais principalement dans celui de ma bienaimée, la compagne de ma vie. Qu'elle soit toujours ma consolation et mon aide, soit que vous m'inspiriez le complet abandon de ces projets, ou la pensée de les accomplir. »

FONCTION

Directrice de caisse. Puis, après la mort d'Alphonse en 1920, elle devient la gardienne de la mémoire des Caisses et l'autorité morale du mouvement.

POUVOIRS SECRETS

Voix grave d'alto, pianiste, actrice et écrivaine à la plume proustienne.

SPIRITUALITÉ

Les principes de la doctrine sociale de l'Église catholique : responsabilité de tous à l'égard du bien commun, destination universelle des biens et propriété privée, option préférentielle pour les pauvres, subsidiarité, solidarité, participation et démocratie, ainsi que les trois valeurs fondamentales de la vie sociale : vérité, liberté et justice.

ALLIÉS INDÉFECTIBLES

L'abbé Turmel, vicaire de Lévis et grand promoteur des caisses ; Mgr Bégin, archevêque de Québec, qui convainc le couple Desjardins de poursuivre leur œuvre.

ENNEMIS JURÉS

Laurent Barré, président de l'Union catholique des cultivateurs, qui milite pour un crédit agricole géré par l'État et qui transformerait les caisses en banques gouvernementales ; Joseph-Édouard Caron, ministre de l'Agriculture du Québec, qui impose une inspection annuelle des caisses. Piquée au vif, Dorimène s'oppose à recevoir toute subvention de l'État, afin d'éviter toute tentative d'ingérence du gouvernement dans leurs affaires internes.

TESTAMENT

« 1°- Je recommande mon âme à Dieu. 2°- Je veux que mes dettes légitimes soient payées ; être inhumée convenablement avec service, service anniversaire, cinquante grandes messes, deux-cent-cinquante messes privilégiées, pour le repos de mon âme et de l'âme de mon défunt mari. »

Recherche et rédaction : Simon Lessard. Illustration : Héloïse Renauld.

LIBÉRÉE ! DÉLIVRÉE !

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Vous avez vu ce titre de rubrique ? « Femme libérée ». Libérée de quoi ? Délivrée de qui ?

Je le dis : je viens de franchir le demi-siècle. La maternité a calmé ma libido. Les hormones de préménopause achèvent inéluctablement le travail. Et comme la Reine des Neiges, je peux chanter : « Libérééééé ! Délivrééééé !... du sexe compulsif, pulsionnel, ou si vous préférez performatif ! » Voilà. C'est dit.

L'envie est partie. C'est tout. Les bouffées de chaleur sont maitres, et invariablement suivies de frissons qui me glacent tout entière. Je suis en lockout d'estrogènes.

J'ai alors la tentation d'imiter la Reine des Neiges et de m'enfermer dans mon beau château de glace.

Cela dit, si moi, je suis libérée et délivrée du sexe, mon mari, lui, ne l'est pas. C'est bien connu ; les hommes ne sont libérés de rien. Ils ont beau se marier, avoir des enfants, grisonner ou bedonner, ça ne change rien. La libido est au top. Testostérone, *here I come !*

La nuit tombée, alors que les petits sont couchés et que les grands *gament* sur leur PS4, l'homme non libéré et la femme libérée que nous sommes se dirigent vers le lit conjugal avec deux petits dieux ennemis : Éros pour lui et Hypnos pour elle.

Quand je me laisse séduire par Hypnos... Éros peut bien aller se faire cuire un œuf.

Si je l'écoutais tous les soirs, ce petit dieu, je vous le dis, mon mariage serait mort – *Ici git gelée BB, et son époux HP totalement consumé.*

Quand je dis oui à Hypnos, ce qu'il me donne en retour, c'est le repli et la rêverie, jusque dans la parfaite suffisance : cette idée que je n'ai plus besoin de ça, moi, le sexe, pour garder mon mariage en vie.

Quatorze ans de mariage et six enfants plus tard, j'apprends que la sexualité conjugale – le mot le dit –, ça se *conjugue* ; ça se vit, ça se transforme, ça se déploie à deux (et pas chacun dans son château de glace, ou de feu), tranquillement, et avec le temps. Disons que c'était pas l'idée que je me faisais du sexe.

Je dis ça pour les liens du mariage. Je pourrais le dire aussi pour tous les liens signifiants de ma vie : famille, amis, boulot, Très-Haut. Accueillir, recevoir, et aussi donner et partager, comme des cadeaux précieux, ces moments uniques de qualité où la relation s'approfondit et se fortifie, c'est rien de moins qu'apprendre à vivre en femme libre. C'était pas l'idée que je me faisais de la liberté non plus !

Je suis là avec ma fatigue, mes soucis, mes idées en bataille, mes rêves de bonheur, et je peux, en toute liberté, me laisser entrainer dans cet instant unique, jamais pareil, qui renouvèle chaque fois ce qu'il y a de vrai : l'amour. La liberté, finalement, c'est comme la sexualité : ça s'apprend.

Je suis libérée et délivrée de ma libido ? La belle affaire ! L'amour est là, de plus en plus présent, de plus en plus vrai, de plus en plus « pour toujours » ; « libéré et délivré » lui aussi de toutes les idées fausses que je me faisais sur lui. ■

Épouse et mère d'une famille renouvelée, **Brigitte Bédard** est journaliste indépendante. Elle travaille pour *La victoire de l'amour* et vient de publier son témoignage-choc *J'étais incapable d'aimer* chez Artège.

JOUIR SANS ENTRAVE ?

LE POINT SUR LA PILULE CONTRACEPTIVE

Ariane Beauféray
ariane.beauferay@le-verbe.com

La pilule : symbole de l'émancipation sexuelle et des luttes des femmes. Victoire de la médecine sur les conséquences du sexe. Séparation du plaisir et de la fécondité. Enfin, la femme peut faire ce dont elle a envie sans risquer de donner la vie ! Malgré cela, depuis quelques années, plusieurs femmes lui tournent le dos, évoquant même des motifs écologiques. Mais avant de philosopher, encore faut-il comprendre de quoi on parle. Comment fonctionne la pilule contraceptive ? A-t-elle des effets secondaires ? Petit éclairage.

UN EMBRYON PEUT-IL ÊTRE CONÇU LORSQUE L'ON PREND LA PILULE ?

Oui, pour deux raisons principales. Premièrement, les pilules contraceptives ont une efficacité pratique d'environ 91 % (Di Meglio *et al.*, 2018). En effet, divers facteurs tels que le stress, un oubli éventuel ou encore la prise d'autres médicaments diminuent l'efficacité théorique de ces contraceptifs (évaluée à 99 %). Cela signifie qu'une femme a en pratique un peu moins d'une chance sur dix de tomber enceinte lorsqu'elle prend la pilule.

Deuxièmement, les pilules contraceptives n'inhibent pas toujours la libération de l'ovocyte. L'ovulation est généralement mesurée par l'observation d'une certaine concentration d'hormone progestérone qui est naturellement atteinte après la libération d'un ovocyte par l'ovaire. Cette montée de progestérone est supprimée par la pilule combinée et la pilule

progestative (chez 100 % et 50 % des femmes respectivement), mais *l'absence de cette montée ne signifie pas que l'ovocyte n'a pas été effectivement libéré* (Harrison *et al.*, 2019). Et s'il y a ovocyte, la fécondation par un spermatozoïde est possible ! Cela dit, les chances de survie de l'embryon résultant sont alors très faibles ; aussi sera-t-il probablement expulsé sans qu'un test de grossesse puisse déterminer sa conception ni que la femme s'en rende compte.

LA PILULE INDUIT-ELLE DES CONSÉQUENCES SUR LA SANTÉ ?

Oui. Il y a des conséquences positives : diminution de l'acné, des douleurs menstruelles, de l'anémie ainsi que de l'incidence de différents cancers (CHU de Québec, 2011).

Cependant, il y a également des conséquences négatives. Par exemple, la pilule progestative peut avoir un effet virilisant (poils, prise de poids, etc.) et même entrainer des déprimes. De plus, la pilule combinée augmente le risque de cancer du sein et de l'utérus, le risque cardiovasculaire (Brahmbhatt *et al.*, 2019) et le risque de thrombose veineuse (2 à 4 femmes sur 10 000 ; Vallée *et al.*, 2013).

Y A-T-IL UNE SOLUTION DE RECHANGE À LA PILULE ?

Oui. Les gynécologues vous le diront : aujourd'hui, on peut éviter une grossesse de bien des façons. Et s'il existait une méthode permettant aux femmes et aux hommes de jouir sans contraintes et sans effet secondaire, il y a fort à parier qu'elle éclipserait toutes les autres !

Il y a certainement de meilleurs moments et de meilleures conditions que d'autres pour enfanter. Cela dit, reporter une grossesse peut se faire sans trop de difficulté et sans contraceptif grâce aux méthodes d'autoobservation du cycle menstruel (Billings, Serena et autres) qui ont une efficacité pratique étonnamment supérieure à la pilule (Bhargava *et al.*, 1996 ; Peragallo Urrutia, 2018).

Avec ces méthodes, aucun effet secondaire, mais une belle contrainte : la femme n'est plus disponible en tout temps pour s'unir. La jouissance n'est plus illimitée : pour éviter une grossesse, il faut s'abstenir une dizaine de jours par mois.

L'union des corps n'est peut-être pas toujours possible, mais qu'en est-il de l'union des cœurs ? S'aimer et passer de bons moments ensemble ne nécessitent pas forcément une absence de vêtements. Et le désir d'union, loin d'être étouffé par des marques d'amour différentes, s'attise dans l'attente. ■

+ Pour les références complètes et pour aller plus loin : www.le-verbe.com/pilule

COMMENT FONCTIONNE LA PILULE CONTRACEPTIVE ?

La pilule contraceptive vient artificiellement modifier le cycle menstruel par l'ingestion d'une ou de plusieurs hormones, dans le but d'éviter à la femme de tomber enceinte. Les dizaines de pilules existantes sont classées dans deux groupes : les progestatives et les combinées.

La pilule progestative, aussi appelée minipilule, est commercialisée au Canada sous le nom de Micronor®. L'hormone progestative qu'elle contient empêche l'épaississement de la muqueuse utérine, qui est alors trop fine pour accueillir un embryon, et entraine la sécrétion par le col de l'utérus d'une glaire peu propice à la survie des spermatozoïdes. Cette pilule supprime les menstruations pour environ 10 % des utilisatrices.

La pilule combinée est un mélange d'hormones estrogène et progestative. Il existe plusieurs types de pilules combinées, avec des dosages plus ou moins forts et différentes combinaisons d'hormones. En plus des effets du progestatif, l'estrogène de la pilule combinée vient altérer les mécanismes des phases préovulatoire et ovulatoire du cycle menstruel, ce qui supprime notamment les menstruations (souvent remplacées par des saignements moins importants) et réduit la probabilité qu'un ovaire libère un ovocyte (le gamète sexuel féminin).

BRISER LA GLACE

ENTRETIEN AVEC CATHERINE PAQUIN, CANOTIÈRE

Frédérique Bérubé
frederique.berube@le-verbe.com

Photos : Raphaël de Champlain

Catherine Paquin est une entrepreneuse, une mère de famille, une sportive et, avant tout, une femme dont la vie repose sur Dieu. Si elle arrive à mener dans la joie la vie active qu'elle a, c'est grâce à sa foi qui ne la lâche pas et lui donne du courage. Ayant tout quitté du jour au lendemain pour le canot à glace, elle a fait de son métier un endroit où la foi et le sport sont dans le même bateau.

Je rencontre Catherine à Rame Québec, le centre d'entrainement qu'elle a mis sur pied à Sainte-Foy. Un peu à la course, je la vois arriver, le sourire jusqu'aux yeux et débordante de bonne humeur. Immédiatement, je sens une énergie singulière se dégager de cette femme. Un mélange de vivacité et de douceur. Une attitude forte et apaisante à la fois.

Au premier abord, je me fais un portrait général de ce petit (mais énergique !) bout de femme : pratique le canot à glace depuis 21 ans, y a rencontré son copain avec qui elle a eu six enfants, a travaillé un an et demi en droit des affaires dans un cabinet, tient Rame Québec depuis 2014, bref une vie bien remplie !

RÉVEILLER LA FOI ENDORMIE

Catherine ayant grandi dans une famille catholique pratiquante, Dieu est présent dans sa vie depuis sa tendre enfance. À l'adolescence, elle prend de la distance avec la religion pour se concentrer sur le sport, qui occupe tout son temps. Bien que sa foi ne la quitte pas, Catherine met la pratique *sur la glace* et entame une période au cours de laquelle elle se cherche et se questionne sur le sens de la religion.

En 2006, elle déménage à Sainte-Foy et réintègre tranquillement la paroisse de son quartier. Elle retourne à la messe, mais de manière irrégulière par manque de temps. Jusqu'à ce qu'un jour un évènement vienne briser la glace et réchauffer l'ardeur de sa foi.

Ce tournant survient lorsque son frère, dont elle n'est pas particulièrement proche, lui dit qu'il doit lui parler. Il se confie alors à sa sœur comme jamais auparavant et s'excuse auprès d'elle pour plusieurs choses du passé. Profondément touchée et soudainement remplie d'amour, Catherine comprend pour la première fois le vrai sens du pardon.

« C'est comme quand quelqu'un vient te dire qu'il t'aime. [...] Ça m'a vraiment beaucoup touchée et ça a ouvert des choses », me confie Catherine. Pour elle, ce moment d'intimité avec son frère est comme un *momentum* dans sa foi, qui ouvre grand son cœur.

Il l'invite à rencontrer un prêtre, ce qu'elle fait, et recommence à aller à la messe régulièrement. À ce moment-là, Catherine décide qu'elle veut un mode de vie différent de celui d'autrefois, qui se résumait à : « tu te lèves, tu manges, tu fais ça ».

Elle veut désormais laisser de la place à Dieu dans son canot, dans sa vie, au cœur de son quotidien.

L'ÉVANGILE EN CANOT

« Le Christ, c'est ton cœur, c'est ce qui garde tout en vie, c'est un organe vital », commence par dire Catherine. Pour elle, la foi est un soutien, une source d'espérance qui lui permet de garder la tête haute dans les périodes creuses de la vie et d'entrevoir celles-ci d'une manière moins défaitiste. « C'est le défi de tous les jours, à travers nos propres problèmes, de réussir à rayonner sur les autres », continue-t-elle.

Pour la canotière (au centre sur la photo), le message central de la religion est l'amour, et elle veut en être un exemple pour les gens qu'elle côtoie. Là est sa mission quotidienne en tant que chrétienne : « Mon métier, c'est de faire quelque chose en essayant d'être une personne qui adopte cette façon de vivre et de déteindre sur les gens », confie-t-elle.

Sans jamais verser dans le prosélytisme avec ses élèves de Rame Québec ou avec ses coéquipiers de canot, Catherine est toujours disposée à parler de sa foi avec eux. Elle ajoute que le crucifix et l'image du Christ qui arborent les murs de Rame Québec engendrent d'ailleurs des conversations fort intéressantes.

Catherine comprend rapidement qu'elle a une influence et qu'elle peut changer les choses par de simples petits gestes. Une coéquipière lui confiera même que c'est elle qui lui a appris à pardonner. Elle me raconte aussi, sourire en coin, que, dans son bateau, les sacres sont interdits et remplacés par des « Alléluia ! »

*

Enfin, pour elle, aller à la messe est synonyme de repos. « C'est comme un *reset* », me dit-elle, qui lui est nécessaire pour repartir pour une nouvelle semaine. C'est un moment nourrissant et enrichissant qu'elle prend pour elle seule ou qu'elle partage avec ses enfants lorsqu'ils souhaitent venir avec elle.

À l'église comme en canot, Catherine sait qu'elle peut toujours entrer en discussion avec Dieu. Elle trouve en lui la force pour braver le froid, la glace, et surtout pour pratiquer ce sport extrême d'être une disciple du Christ, jusqu'à devenir un exemple d'amour pour les autres. ■

FAIRE LES SÉRIES

Jasmin Lemieux-Lefebvre
jasmin.ll@le-verbe.com

Imaginez une saison de sport qui dure en moyenne 82 matchs, mais qui peut se terminer après 13 ou 43 parties. Tous peuvent participer aux séries. Certains y travaillent avec cœur en espérant y prendre part, d'autres s'entrainent de manière exemplaire sans trop savoir s'il y a des séries. Étonnamment, beaucoup sont persuadés de l'impossibilité d'une après-saison.

Qu'importe, quand les séries commencent, trois voies s'annoncent, et elles n'ont rien d'éliminatoire.

La première mène directement à la coupe, source de joie éternelle. La seconde nous laisse pour un temps dans le corridor menant aux célébrations, question d'être vraiment prêt. La troisième consiste à se diriger vers un vestiaire dont la porte « est toujours barrée de l'intérieur », dixit l'entraineur C. S. Lewis.

*

L'analogie des séries et de la vie après la mort est bien sûr boiteuse. Elle peut toutefois nous amener à nous questionner sur la justice de cette fin de match qui nous attend un jour ou l'autre.

Je me suis posé la question au lendemain des décès tragiques du géant de la NBA et de sa fille, Kobe et Gianna Bryant. Pourquoi Mamba et Mambacita ? Catholiques, ils avaient même participé à la messe de 7 h le matin de l'accident. *À quoi ça sert d'y aller si on peut ensuite terminer sa vie de manière aussi bête ?* Pourquoi le match de la vie n'offre-t-il pas à tous une existence sans souffrance et un paisible dernier repos à la fin de toutes ses périodes ?

J'y vois plutôt une grande justice.

Devant la mort, nous sommes tous égaux. La grande vedette ou l'enfant leucémique, le croyant fidèle ou l'agnostique indifférent, le tueur en série ou la grand-maman gâteau peuvent mourir demain. La fragilité de la vie la rend par essence si précieuse. Si notre Créateur est amour, nous ne devrions pas douter de sa justice. Non pas en saison régulière, mais dans les séries.

Si certains choisissent d'entretenir leur relation avec ce Créateur, ce n'est pas pour en faire un dieu protecteur qui éloignerait par magie toutes les épreuves (du moins je l'espère). Cette relation a pour but ultime de nous préparer pour le moment où nous serons appelés à ranger le ballon.

Combien de manches, de rondes et de mi-temps nous reste-t-il ? Avec la populaire locution latine *carpe diem* (« saisir le jour », merci aux poètes disparus et à Lara Fabian), il faut bien se rappeler aussi sa cousine *memento mori*, « souviens-toi que tu vas mourir ».

Au-delà du rappel de l'importance de rédiger son testament (vite chez le notaire, svp), quelle sorte de mort se souhaiter ? À mon avis, c'est de mourir en paix. En paix avec soi-même d'abord, avec ses proches, ses ennemis (parfois le même groupe). En paix avec Dieu aussi…

Si vous vivez de manière pacifiée, la mort n'effraie pas : elle viendra en son temps. En observant le parcours de vie de Kobe, dont l'une des plus grandes réussites a été la réconciliation avec son épouse Vanessa, j'ose espérer que, malgré son départ prématuré, il a pu quitter le terrain en paix.

Bonnes préparations aux séries. ■

Jasmin Lemieux-Lefebvre vit en Pologne avec son épouse et ses enfants et travaille comme consultant en communication. Il ne rate jamais un match des Eagles de Philadelphie… sauf si ça tombe durant la messe.

ECR : LA TENTATION DE LA PAGE BLANCHE

Éric Bédard
eric.bedard@le-verbe.com

Le ministre de l'Éducation a annoncé la fin du cours d'Éthique et culture religieuse (ECR). Des consultations sont en cours, mais l'objectif a clairement été fixé : finie la religion à l'école et place aux grands enjeux qui dominent l'actualité (numérique, sexualité, écologie, etc.).

Parmi les plus ardents adversaires d'ECR, il y avait bien sûr les athées du Mouvement laïque québécois, convaincus que les religions sont un bricolage de superstitions inventées par des personnages un peu louches qui n'ont qu'un seul but : nous embrigader !

Pour ma part, je crois que les religions sont une dimension fondamentale de la vie. Les humains de toutes les époques et de toutes les civilisations ont cherché à comprendre les origines du monde et se sont interrogés sur le sens de la vie. De tout temps, les religions ont fourni des réponses globales aux quêtes métaphysiques ou spirituelles qui nous habitent.

Cela étant, dans le monde d'aujourd'hui, surtout à Montréal, l'enseignement confessionnel classique ne convenait plus. À l'instar des défenseurs du rapport Proulx (1999) et du cours ECR, l'idée d'un enseignement « culturel » du religieux me semblait mieux convenir.

Alors, pourquoi m'être opposé à ce cours ? Essentiellement pour deux raisons.

Mon opposition tenait surtout au relativisme du cours qui, dans les faits, plaçait toutes les religions sur le même pied. Sur les murs d'une classe du primaire de mes enfants, on avait affiché les travaux des élèves. Bouddhistes, musulmans, krishnas et chrétiens étaient tous mis sur le même plan. Normal, puisqu'une lecture fine du programme montrait que le but d'ECR était de s'ouvrir à toutes les minorités, non de mieux connaitre la tradition chrétienne qui avait joué un rôle fondamental au Québec. Je reste convaincu que ce reniement de la majorité nourrit le ressentiment et fait le jeu du populisme.

Ensuite, parce que ce relativisme s'évalue à l'aune de la fameuse « compétence » n° 3 : « pratiquer le dialogue » ! Ce cours soumettait l'apprentissage du religieux à un impératif idéologique clair : l'adhésion à l'inter/multiculturalisme ambiant. Au nom d'une conception bien sommaire de l'éthique, il s'agissait de rééduquer nos jeunes à l'« ouverture-à-l'autre », comme si le Québécois moyen était forcément intolérant et manquait d'ouverture. On accueille mieux l'autre lorsqu'on sait qui on est et qu'on est convaincu d'avoir quelque chose à offrir.

Même si le Québec s'est sécularisé, il n'a rien d'une page blanche. Pendant des siècles, ce sont des religieux, et surtout des religieuses, qui nous ont enseigné et soignés. Leur foi et leurs croyances ont nourri leur engagement, nous leur devons énormément.

Enseigner le phénomène religieux, j'en suis. Mais à la condition d'en faire un réel objet de connaissance et d'accorder une place importante à la tradition chrétienne fondatrice. Pourquoi ne pas intégrer cet enseignement à nos cours d'histoire de 1re secondaire à 4e secondaire ? Quant au phénomène religieux moderne, je l'ajouterais au cours sur le « monde contemporain » de 5e secondaire, puisque la religion ne peut ni ne doit être confinée au passé. ■

Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, dédiée à la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).

MOTS DITS

« Devenez ce que vous êtes et vous mettrez le feu au monde. »

– Catherine de Sienne, première femme déclarée docteur de l'Église.

BISSONNERIES

par Gabriel Bisson

LA RÉDAC RECOMMANDE

Les Éditions Le Verbe lancent, avec ce premier livre, une collection de recueils de témoignages.

Douze portraits de familles (extra) ordinaires. Douze familles qui ont accepté humblement d'exposer à la lumière les failles, les vulnérabilités et les beautés de leur parcours de couple et de parents. Douze familles dont la vie « ordinaire » fait écho jusqu'à nous aujourd'hui à la manière d'une véritable *Parole de Dieu* – et nous pesons bien nos mots. Par leur parole partagée dans ces pages, elles ont accueilli la mission d'être sel de la terre et lampe sur le lampadaire. Et ouvrir ce recueil de témoignages, c'est courir la chance que la lumière reflétée par leurs visages atteigne le nôtre et le transfigure.

Des maisons bâties sur le roc
Éditions Le Verbe, 2020, 156 pages, 19,95 $

Pour vous procurer ce livre :
le-verbe.com/editions ou 418 908-3438.
Faites vite, les quantités sont limitées !

***Le Verbe* témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.**

Sans publicité ni subvention, Le Verbe médias est financé à 100 % par les dons de ses lecteurs. Nous remettons annuellement des reçus de charité pour tout don de 100 $ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION
Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION
Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Alexander King, Denis Saint-Maurice - prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Sophie Bouchard

LeVerbe médias

2470, rue Triquet, Québec (Québec) G1W 1E2
Tél. : 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

RÉDACTEUR EN CHEF
Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT ET RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS
James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION
Simon Lessard

ADJOINT ADMINISTRATIF
François Laroche

GRAPHISTE
Judith Renauld

CHARGÉE DE PROJETS
Florence Jacolin

WEBMESTRE
Ambroise Bernier

RÉVISEUR
Robert Charbonneau

Les photos de la page 2 sont tirées de la banque d'images Unsplash.

Les illustrations des pages 3, 4, 11, 17 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc.

Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

EN ATTENDANT
(notre prochain numéro spécial sur)
L'APOCALYPSE
Aimez-vous les uns les autres...
... et abonnez-vous avant le 10 mars pour recevoir gratuitement par la poste notre numéro spécial de 100 pages.
Postes-publications N° 40063100